

des petits propriétaires, c'est-à-dire, de ceux qui ne possèdent que 40 à 50 arpents de terre, calculons les bénéfices qu'ils peuvent réaliser avec leurs animaux, si tout est mis à profit, si leur système de culture est bien organisé et si la maîtresse de la maison sait conduire sa laiterie.

Quarante à cinquante arpents de terre doivent suffire pour donner la subsistance en grain d'une famille ordinaire, pour nourrir deux chevaux six à huit vaches et quelques moutons, si le pacage et le fourrage sont abondants, et ils le seront, si on a soin d'engraisser sa terre, et d'y semer de la graine de trèfle, de mil, etc. Dans ce calcul, je vais faire ressortir surtout le profit des vaches laitières, en supposant qu'elles sont bonnes pour le lait :

De bonnes laitières, parfaitement soignées, devront donner au moins 150 lbs chacune.

Chaque laitière peut donner 100 livres de beurre. Avec six laitières vous pouvez donc compter sur 600 livres, qui, à un chelin, vous donne 120 piastres. Mais je retranche vingt piastres, en supposant que ce soit la somme équivalente à la quantité de beurre nécessaire aux besoins de la famille ; il reste donc 100 piastres.

Maintenant, supposons qu'on élève pour la boucherie deux à trois veaux que l'on vendra dans le cour de l'été de quatre à six piastres ; voilà, encore 8 à 12 piastres de profit, ajoutez à cela le lait dépensé pour le soin ou l'engrais des porcs, qui peut être estimé de douze à dix-huit piastres.

Ces vaches bien nourries peuvent donner pendant le temps qu'elles sont à l'étable, c'est-à-dire, du commencement de novembre à la fin d'avril, au moins 100 voyages de fumier. Si nous estimons chaque voyage à quinze sous, ce qui n'est rien pour ceux qui connaissent la valeur réelle de cet engrais, on réalise encore 12 piastres et quelques chelins, mais ce dernier revenu doit, de toute nécessité, être dépensé sur le champ qui nourrit ces animaux.

Ainsi, toutes choses estimées au plus bas prix possible, un cultivateur qui n'a que quarante à cinquante arpents de terre, peut faire un profit de 130 piastres environ, et cela sans fatiguer son champ.

Mais si vous voulez retirer un pareil revenu avec le commerce du grain, il vous faudra faire des travaux considérables, dépenser beaucoup de semence et de temps, épuiser de plus en plus votre terre, payer plusieurs journées d'hommes, etc., si vous vous donnez la peine de faire un petit calcul, vous avouerez aussitôt que, dans ce second cas, la peine emporte le profit.

Je le répète, vous êtes toujours en dessous quand vous voulez faire de

l'argent avec du grain, sur une terre qui n'est pas engraisnée. Il suffit de regarder autour de soi, pour se convaincre de cet avancée. Mais, au contraire, vous en ferez beaucoup et vos terres n'en souffriront nullement, si vous laissez les deux tiers de votre champ en pâturages et en prairies et si vous avez beaucoup d'animaux pour produire le fumier.

De grâce qu'on y songe sérieusement, et que le printemps prochain soit pour vous l'époque d'une complète transformation.

Les Habitants.—Monsieur le curé, si nous eussions entendu cette causerie, il y a dix ans passés, nous serions bien plus à l'aise que nous ne le sommes présentement ; mais si vous passez encore dix ans avec nous, et notre désir est que vous y passiez toute votre vie, vous verrez qu'il s'est fait de grandes améliorations dans votre paroisse.

M. le Curé.—Je ne sais ce que le ciel me réserve, mais n'importe sur quel coin du Canada il dirigera mes pas, je ne cesserai de travailler à l'avancement de l'agriculture, car dans le succès de la classe agricole, je vois un avenir heureux, prospère, pour mon pays.—*Gazette des familles canadiennes.*

L'excès de nourriture chez les animaux.

Nous trouvons dans *Maitre Jacques* quelques observations fort judicieuses sur la façon dont les animaux sont nourris et soignés dans les campagnes. Voici comment s'exprime cette feuille :

« Vous reconnaissez tous, en effet, la nécessité d'animaux dans une ferme. A l'exemple de Jacques Bujault, vous dites qu'une ferme sans bétail est une cloche sans battant ; mais cela ne vous empêche pas quelquefois de négliger, de soigner ce bétail convenablement. Et tenez...je veux vous trouver un défaut, sans qu'il soit besoin d'aller bien loin.

« Lorsqu'il m'arrive d'entrer dans vos écuries, je vois souvent des chevaux dont le ratelier est rempli de foin. Ce premier foin mangé, j'en vois mettre d'autre ; vous bourrez le ratelier : c'est si facile de monter au grenier et de jeter de la pâture aux animaux ! Vous croyez agir en bons maîtres, eh bien, moi, je vous dis que vous tuez vos chevaux ; oui, vous les tuez, et comment cela ? Je vais vous en donner l'explication. Vous croyez peut-être que cette énorme quantité de foin s'en va, passant par l'estomac et les intestins, ce que vous appelez les boyaux, pour être rejetée, en forme de crottins, à la manière d'une lettre se rendant promptement à destination après qu'elle a été mise dans la boîte ? Il n'en est pas ainsi. L'estomac d'un cheval est très petit : c'est à peine s'il peut contenir 16 à 18 livres de liquide

aussi chasse-t-il bien vite aux intestins tout ce qu'il ne peut garder. C'est déjà, par conséquent, un travail de géant que vous lui imposez en le bourrant continuellement de nouvelle matière ; et ce travail est d'autant plus grand qu'il faut en même temps que ce pauvre ouvrier prépare à sa façon chaque parcelle alimentaire avant de l'envoyer plus loin. Voilà donc l'estomac tendu, gonflé outre mesure, travaillant sans cesse à se débarrasser de son contenu ! Mais ce n'est pas tout. Il n'est séparé des poumons, c'est à-dire des organes chargés de respirer, que par une mince cloison ; de sorte que, lorsqu'il est ainsi gonflé, il presse de tout son poids sur ceux-ci, il les gêne et nuit, par conséquent, à l'entrée de l'air dans la poitrine.

« Mettez donc au travail, immédiatement après le repas, un cheval qui a mangé à l'excès ; je vous demande s'il est à son aise. Et si vous l'obligez à de violents efforts, les poumons ne peuvent plus se suffire. Gênés qu'ils sont par la présence de cette hôte inconcomode, ils se débattent contre la résistance qu'ils ont à vaincre mais inutilement, il faut qu'ils cèdent et... crac.....vous avez rendu votre cheval *poussif* ! Bienheureux êtes vous encore si votre vicieuse pratique n'entraîne pas une mort subite.

La mort est un fait plus rare en raison de la présence des intestins, qui sont pour l'estomac une décharge dix ou douze fois plus grande que lui, et dont il a hâte de profiter en pareil circonstance ; mais ces intestins, gonflés à leur tour nuisent considérablement aussi au jeu de la respiration. Regardez en effet un cheval qui a le ventre gros, descendu ce qu'on appelle un ventre de vache, et vous comprendrez combien ce poids énorme met obstacle à l'élévation des côtes, au moment où l'air entre dans la poitrine.

« Peut-être supposez-vous qu'une telle abondance de nourriture profite à l'animal en raison de la masse qu'elle représente ? Détrompez-vous : l'estomac et les intestins, ne pouvant suffire, en pareil cas, au travail qui leur est imposé, renvoient une portion de la nourriture sans que celle-ci ait eu le temps de céder au corps, en passant, ce qu'elle contenait d'utile ; elle est mal digérée, et l'effet qu'elle produit n'est pas en raison de la masse énorme qu'elle représente.

« Tout à l'heure je vous disais qu'une semblable manière de faire pouvait donner naissance à la pousse. Or vous savez aussi bien que moi, qu'un cheval poussif est comme un vaisseau sans pilote : celui-ci échoue avant d'arriver au port, et le cheval poussif est un cheval perdu à un âge où, sans défaut, il eût pu rendre des services. J'avais donc raison de dire que, toutes les fois que vous lui donniez